Document generated on 04/27/2024 3:47 a.m.

Liberté

Ground Zero
Du bonheur et du sentiment de catastrophe

Bertrand Gervais

Volume 45, Number 2 (260), May 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33061ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gervais, B. (2003). *Ground Zero* : du bonheur et du sentiment de catastrophe. *Liberté*, *45*(2), 147–156.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ground Zero

Du bonheur et du sentiment de catastrophe

Bertrand Gervais

On s'est demandé quand saurions-nous, au-delà des chiffres, que nous sommes rendus au XXIe siècle ? Les événements du 11 septembre 2001 ont répondu à cette interrogation. L'effondrement des tours jumelles du World Trade Center a marqué notre entrée dans le nouveau millénaire, de la même façon que l'explosion des bombes atomiques lancées sur Hiroshima, puis Nagasaki, il y a plus de cinquante ans, avait signalé le passage à l'ère atomique. Certains événements sont leurs propres balises.

À la suite des attaques terroristes, l'Amérique est devenue anxieuse. Elle a perdu ce bonheur naïf qui la caractérisait ces derniers temps et qu'elle affichait sans réelle modestie. Cette insouciance s'est évanouie, comme une ombre pendant l'orage, à moins bien sûr qu'elle ne se soit figée comme une ombre-image, une de ces inscriptions permanentes sur le sol ou un mur des corps désintégrés qui apparaissent près du « ground zero » d'une explosion atomique. L'onde de choc est tellement forte qu'elle entraîne les corps dans une étonnante sublimation ; et il n'en reste plus que des traces, indélébiles, sur les surfaces irradiées.

Les tours ont brûlé à New York, ne laissant derrière elles qu'un immense cratère, un « ground zero », et l'illusion de bonheur s'est muée en appréhension. Quelque chose a été rompu : une illusion de sécurité, un bonheur candide ; et cette fin du monde a ouvert la voie à un sentiment de catastrophe envahissant. Un sentiment apte à justifier toutes les actions, toutes les aberrations... Mais quelle idée du bonheur s'était faite au juste l'Amérique ? À quel rêve répondait-elle ? À quelle vision du monde, maintenant mise en péril ?

ooo

Le bonheur... Sentiment banal entre tous. Pour les uns, c'est un moment de joie, le quotidien rompu par un fait insolite et surprenant ; pour les autres, c'est une blague ou une bonne affaire, un baiser, un coup de dés. Une émotion esthétique. Il s'agit essentiellement d'un sentiment éphémère. Parfois même spontané. Le bonheur est fait de choses simples, de gestes ou de mots que l'on n'attendait pas et qui nous surprennent. Ce n'est donc rien de ce qui est organisé ou préétabli. Rien non plus qui ne soit fait pour durer. Le bonheur est un événement ; et un événement, c'est quelque chose qui survient. Qui rompt le cours des choses.

Or l'Amérique a depuis quelque temps pris l'habitude de chercher à programmer le bonheur, à l'anticiper et à le faire durer, comme si l'utopie pouvait rendre heureux, indéfiniment heureux. Il n'est pas surprenant que les utopies aient été si nombreuses aux États-Unis, et cela depuis leur création. Il y a dans ce pays un désir de bonheur, mais d'un bonheur naïf comme seules savent en proposer les utopies. Un bonheur où tout est organisé, où l'occupation des sols répond à un plan prédéterminé, où les activités humaines

suivent un schéma fixe et préscénarisé. Il y a une recette au bonheur : il suffit de suivre les instructions, et le tour est joué. Comme un parc d'attractions, où tout a été anticipé, jusqu'au plus subtil frisson. Pour l'Amérique, on finit par s'en convaincre, le bonheur n'est pas un événement, c'est un état. Un état permanent. Comme si ce pouvait être le cinquante et unième état de la confédération. Le bonheur n'y a rien d'impromptu, au contraire tout est réglé au quart de tour, comme un spectacle de *Disney on Ice*.

On comprend, dans ce contexte, que la catastrophe, la vraie, celle qui vient figurer en toutes lettres le chaos du monde, aille à l'encontre de cette gestion aseptisée de l'émotion.

ooo

Cette propension au bonheur préarrangé – comme on parle de préarrangements funéraires – est illustrée par l'extraordinaire ville de Celebration, en Floride. Cette ville, qui a accueilli ses premiers résidents en 1996, est l'application des principes de ce qu'on a nommé le nouvel urbanisme. Cette théorie repose sur la prémisse simple, mais tordue !, que notre existence paraît meilleure quand on a l'impression d'appartenir à une communauté. L'impression d'isolement est source de malheur et de dépression. Il s'agit donc de créer des sentiments d'appartenance. Et des sentiments tout faits, s'il le faut.

C'est ainsi que la ville de Celebration a vu le jour, cherchant à inventer pour ses citoyens un sentiment d'appartenance, dès leur emménagement. Une ville semblable existait déjà en Floride, la ville de Seaside, elle aussi construite de toutes pièces pour plaire instantanément. On la connaît bien maintenant cette ville car elle a servi de décor au film

de Peter Weir, *The Truman Show*, un film où il est justement question de bonheur et d'aliénation. D'un bonheur totalement faux, parce que complètement organisé, un simulacre fait non pas tant pour le héros lui-même que pour les spectateurs qui suivent à distance les épisodes de sa vie. Truman est le personnage principal d'un téléroman, qui ne lui offre que des expériences prédéterminées, un scénario déjà écrit dont il actualise les diverses scènes sans rien savoir du rôle qu'il y joue. Il ne vit pas pour lui-même, mais pour les autres. Son bonheur ne répond pas à une logique de l'instant et de l'événement, mais à une logique de programmation télévisuelle et d'émissions de variétés. Le bonheur est un spectacle. Pour autrui.

On trouve la même logique à l'œuvre dans la planification de Celebration. Des traditions ont été inventées de toutes pièces par les promoteurs immobiliers afin de répondre aux besoins des habitants de la ville, en quête de traditions ; des clubs ont été organisés, des rencontres de parents, des activités communautaires, qui sont avant tout des simulacres car elles ne répondent pas à un besoin de la communauté, mais anticipent sur l'expression même de ces besoins. Or on ne peut pas créer de toutes pièces des traditions, celles-ci sont faites pour se construire petit à petit, au fil des événements et de la vie. « Soyez spontané ! » comme le dit le paradoxe.

ooo

La ville est un des derniers projets de la Corporation Disney. La compagnie possédait d'immenses terrains en bordure de ses parcs d'attractions, et il fut décidé, plutôt que de s'en départir, de développer une ville modèle, une ville comme les Américains en rêvent dans leur imaginaire pastoral. Un village du bon vieux temps, avec des voisins serviables, des

rues sécuritaires, un sentiment de communauté, des portes jamais fermées à clés, des enfants qui vont et viennent. Une ville comme dans les dessins de Norman Rockwell. Ces villes font partie d'une nostalgie pour une époque d'avant l'industrialisation massive du XXe siècle. Une ville évidemment qui n'a plus rien à voir avec la réalité du XXIe siècle.

Walt Disney avait déjà joué avec l'idée de créer de toutes pièces une ville de rêve ; c'est EPCOT, devenue un parc d'attractions. EPCOT est l'acronyme de Experimental Prototype Community of Tomorrow (littéralement, communauté prototypique expérimentale de demain). Nous sommes, avec Celebration, loin du rêve de Disney, ne serait-ce que parce que le regard n'est pas tourné vers l'avenir, mais vers un passé, une version imaginaire et nostalgique d'un mode de vie dépassé, qui n'a peut-être même jamais existé.

Mais quelle forme prend le bonheur à Celebration ? Une forme hautement réglée. Seuls les rideaux blancs sont permis dans les fenêtres, les voitures et les poubelles doivent être cachées à l'arrière des maisons, et l'on ne plante pas ce qu'on veut sur son parterre [1]. La ville a imposé son esthétique homogénéisée. C'est une ville modèle, après tout... Une ville, faite sur mesure, comme un décor de cinéma.

Nous sommes bel et bien dans une logique du simulacre, des apparences et de l'image. Baudrillard serait content. Le bonheur n'est pas en soi, ce n'est pas un événement, un état d'esprit, mais un statut qui est reconnu par autrui. Quels sont les signes du bonheur ? Selon l'imaginaire pastoral américain, ce sont de belles propriétés propres et bien entretenues, une absence d'ordures, une élimination de tout ce qui fait le quotidien : la nourriture, les

[1] Nathalie Collard, « L'influence des nouveaux urbanistes », *La Presse*, 6 mars 2002.

déchets, les saletés, la maladie. Rien du réel, rien de ce réel dont la vie et nos corps sont faits. C'est l'image du bonheur qui tient lieu de bonheur.

ooo

Celebration a un centre-ville, où des haut-parleurs diffusent de la musique commerciale, évidemment. Les boutiques sont triées sur le volet. Pas de libre entreprise à Celebration, un processus strict de planification. Les magasins ont été prévus plus pour les touristes que pour les habitants de la ville. Il y a aussi un hôpital haut de gamme qui soigne ses malades, comme seul Disney peut penser à le faire, en leur faisant oublier leur propre état. Ainsi quand un patient-client-touriste-vacancier vient passer un test, on tente par tous les moyens de lui faire oublier son état. Il pénètre en fait « dans un décor de vacances. Il est invité à enfiler des sandales et un peignoir, puis à prendre place sur un transat en se laissant bercer par les bruits de la mer et les cris des goélands. Des odeurs de sel et de varech flottent dans la salle d'attente. Sur les murs, on a peint la mer, un ciel bleu, la plage et des coquillages. Quant au *scanner*, il est "déguisé" en immense château de sable[2] ».

Les médecins ont eu au moins la décence de ne pas déguiser ledit scanner en château de Disneyland. Ce château, symbole par excellence de la corporation Disney, est une réplique d'un château de Louis II, roi de Bavière, qu'on déclara fou et fit interner. Il avait tendance à se faire construire des châteaux à l'architecture fantastique. Évidemment, la stratégie de Disney est un vif succès, le patient en ressort calme et satisfait. J'imagine qu'il a connu,

[2] Nathalie Collard, « L'hôpital des illusions », *La Presse*, 6 mars 2002.

la tête enfouie dans ce château de sable, un petit moment de bonheur. Et d'aliénation.

Benjamin R. Barber, directeur du Walt Whitman Center for the Culture and Politics of Democracy, à l'Université Rutgers, s'est montré très critique face à cette disneyfication du communautaire et du bonheur.

> Ce qui est nouveau et fascinant, et plus qu'inquiétant à propos de Celebration, c'est que Disney s'est servi des principes issus de l'imaginaire des bandes dessinées et des vacances désinfectées, des aventures sécuritaires, des contes et des variétés homogénéisées, des rapports ethniques simulés, présents dans ses nombreux produits et spectacles, et les a appliqués directement à un environnement urbain, un lieu où les gens ne viennent pas que pour une visite ou une semaine de vacances, mais où ils vivent, travaillent et élèvent leurs enfants, où ils iront même jusqu'à vieillir et mourir. Bien que la ville ne soit qu'à quelques lieues d'Orlando où, en plus des parcs d'attractions de Disney, on trouve du chômage et du bien-être social, de la pauvreté, du racisme, et ces lieux communs du paysage urbain que sont les vols qualifiés, les viols et les meurtres, Celebration se plaît, pour sa part, à offrir un club de golf haut de gamme, des courts de tennis, de grands parcs, des étangs et des espaces verts, de même que des maisons avec de jolies vérandas, et un centre-ville dynamique où l'on pourra retrouver ses amis et voisins. Or, ces amis et voisins tant vantés ne sont pas le résultat d'années d'amitié et d'entraide, d'une loyauté acquise avec le temps, mais des étrangers capables de payer le prix d'admission à Celebration, la valeur de l'hypothèque [3].

---

[3] B. R. Barber, « A Dissenting View: Living Inside The Book of Disney », Forum. *The Magazine of the Florida Humanities Council*, été 1997. Je traduis.

À Celebration, le sens de la communauté et les traditions peuvent être achetés. Et ce qui est vendu, c'est une vie sans risques, une communauté sans tensions, une tradition sans histoire. Comme le souligne Barber, quand un gouvernement contrôle les médias, crée des communautés comme bon lui semble, détermine qui seront vos voisins et amis, légifère en matière d'architecture et réécrit l'histoire, cela s'appelle du totalitarisme. Quand la corporation Disney le fait, cela s'appelle Celebration. Étonnamment, c'est à cela que rêvent les Américains. Peut-être bien parce que, à l'opposé d'un régime totalitaire, Celebration répond à une étude de marché. Ce qui est imposé, c'est ce que demande le client. L'utopie est avant tout commerciale. Un produit mis en marché selon les règles de l'art. Ici, le produit est une image sentimentale et naïve du bonheur. Une image couleur sépia, nettoyée de tout ce qui pourrait l'entacher. Une image concoctée par les studios Disney, qui savent y faire en images et en bonheur préfabriqué.

ooo

Il y a là, de fait, dans cette version du bonheur, une infantilisation. Une infantilisation à laquelle pourtant consentent les Américains. Ce rêve d'un village du début du siècle, dans ce temps où tout était encore simple et la nature au coin de la rue, il a été créé à leur image et pour répondre à leur besoin de sécurité. Il fait partie de l'imaginaire américain, décliné sur le mode de la nostalgie. Fait d'un deuil pas encore assumé, pour le monde de l'enfance, avec son merveilleux, ses relations simplifiées, sa logique du tout ou rien, ses valeurs simplistes, et ses jouets : ses maisons de poupées, ses autos miniatures, ses toutous en peluche et ses carabines à plomb. Des jouets transposés presque littéralement dans le monde adulte : voitures sport, esthétique Barbie, culture du confort et omniprésence des armes.

Si le bonheur est, pour les Américains, non pas un événement mais un état, leur cinquante et unième ; cet état, c'est l'enfance, une fête perpétuelle. Une fête repliée sur soi-même, où l'autre n'existe pas, sinon simplement comme faire-valoir. Ou alors comme client, attendant en ligne avant d'entrer dans un manège.

ooo

On comprend alors quelle faille de l'imaginaire a ouverte l'attentat terroriste du 11 septembre. L'utopie ne résiste pas aux vagues de fond de l'apocalypse. Le choc de la catastrophe est entré de plein fouet en contradiction avec la conception d'un bonheur candide et pastoral, véhiculée par Celebration et consorts. Tout sentiment de sécurité a volé en éclats et la nostalgie s'est trouvée d'un seul coup caduque, laissant la place au deuil et au ressentiment.

Rien ne préparait l'Amérique à un tel désastre. Il faut dire, par contre, que l'événement défiait l'imagination. Ainsi, en septembre 2001, la télévision a rejoué sans cesse les plans des deux avions s'enfonçant dans les parois extérieures des gratte-ciel pour en ressortir en boule de feu de l'autre côté, puis l'effondrement des deux tours, comme s'il fallait cette répétition pour vaincre le caractère inouï de la nouvelle, pour marquer la rétine et l'imagination de la réalité de l'événement. Et l'Amérique s'est réveillée aux prises avec un monde dont elle ressentait directement, pour la première fois depuis longtemps, la violence.

Et l'on a très tôt désigné le trou, là où s'élevaient les tours, par l'expression de « ground zero ». L'analogie au point d'impact d'une bombe atomique a permis d'officialiser la catastrophe, de lui donner un ordre de grandeur, même si la comparaison est boiteuse car rien ne peut

se comparer à une déflagration atomique. Mais l'analogie permet aussi d'indiquer qu'il y a là, sans l'ombre d'un doute (à moins que ce ne soit une ombre-image), une faille, un trou dans l'imaginaire. Le « ground zero » est une absence. Un lieu qui n'en est plus un. Un vide. Là où se dressaient les édifices du World Trade Center, symboles par excellence du capitalisme et du rêve dont il est porteur, il n'y a plus qu'une dépression, comme si le monde avait implosé. « Ground zero » est le lieu même de la soustraction. C'est un sol dont toute valeur a été effacée (nous sommes retournés au zéro), un espace nul.

Or, ce vide marque notre entrée dans le nouveau millénaire.